

1/2

GIACOMO LEOPARDI  
ZIBALDONE  
(Allia)

**Enorme !** Difficile de réfréner une telle exclamation, devant les 2 400 pages du *Zibaldone* de Leopardi, traduit pour la première fois dans son intégralité en français, par un seul et brillant jeune homme d'une trentaine d'années, Bertrand Schefer.

**Enorme :** le mot ne vaut pas seulement pour l'épais volume de presque deux kilos, mais surtout pour l'importance historique d'une telle publication, qui rend enfin honneur à un texte réputé intraduisible, dont il n'existait jusqu'ici de version complète qu'en italien. Il faut, pour mesurer ce que représente ce livre labyrinthique, imaginer ce qui se passerait si l'on accédait aujourd'hui pour la première fois aux *Essais* de Montaigne, aux *Pensées* de Pascal ou peut-être à un Nietzsche inédit - Nietzsche qui d'ailleurs admirait Leopardi et le compara, dans l'une de ses *Intempestives*, à Goethe.

Le *Zibaldone* est en effet quelque chose comme un chef-d'œuvre inconnu, dont on pouvait certes lire des extraits en français, mais qui prend une tout autre dimension à être ainsi livré dans son ensemble : une somme intimidante, presque monstrueuse, dans laquelle il faut accepter de se perdre, mais qui correspond à une expérience de lecture unique.

Quelques précautions, bien sûr, ne sont pas inutiles avant de se lancer dans une périlleuse expédition : Bertrand Schefer n'a-t-il pas consacré tout son temps, pendant six longues années, à l'appropriation de l'œuvre en français ? Six années d'effort, pour une vie - peut-être - à lire ce drôle de bréviaire "in progress"... Le mot de "*zibaldone*", élu par Leopardi à l'occasion d'un index récapitulatif, rend bien compte du mouvement qui anime le texte : il désigne non pas seulement un "journal" (même si l'œuvre est rédigée au jour le jour, datée quotidiennement à partir de la centième page), mais un cahier ou un chaos, un brouillon proliférant qui procède par ad-

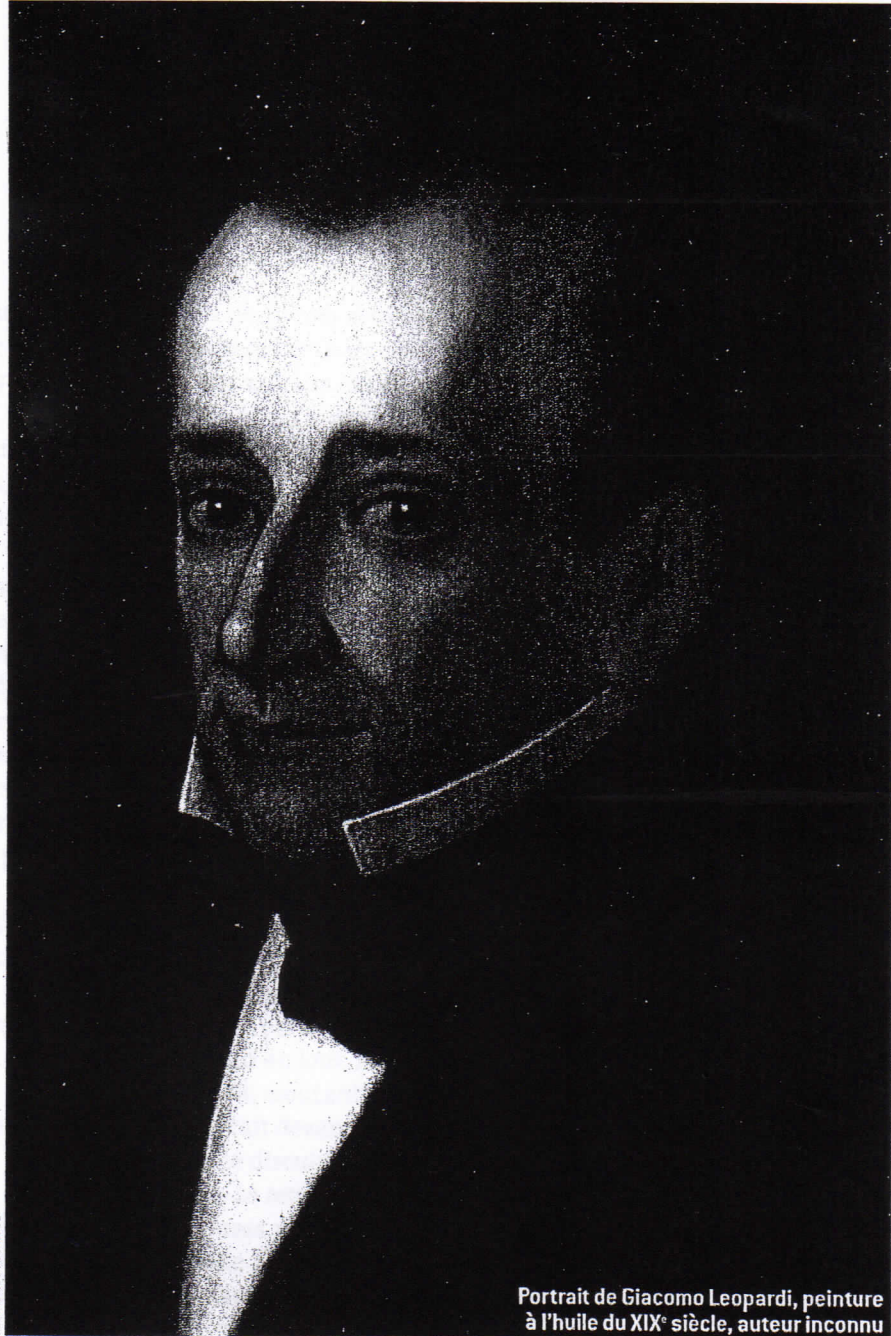
jonctions et reprises infinies, un "sabayon" selon l'étymologie, ou encore un "salmigondis" qui capte dans leur essor même les pensées efflorescentes de l'auteur.

Pas de plan, ni de projet ; très peu de passages narratifs, de notations explicitement intimes : nous sommes bien dans un espace inédit, une forêt philosophique où il est question de la raison et du plaisir, de Dante et du romantisme, de l'Allemagne et des adverbes, des illusions et des alphabets, du tabac et du "vague", dont Italo Calvino a

merveilleusement prolongé l'analyse, cent cinquante ans plus tard...

Le Leopardi qui entreprend ces notations, au cours de l'été 1817, est lui-même une sorte de jeune monstre savant. Il a 19 ans, n'a jamais quitté sa ville natale de Recanati, où il est comme prisonnier d'une famille de nobles déçus et vaguement inquiétants : la mère bigote se réjouit, à la mort prématurée d'un fils, que celui-ci accède ainsi plus vite au Ciel ; le père, le très possessif comte Monaldo, constitue une

© Rue des Archives



Portrait de Giacomo Leopardi, peinture à l'huile du XIX<sup>e</sup> siècle, auteur inconnu

## une vie monstre

Grâce à la ténacité d'un traducteur et d'un éditeur exemplaires, l'incontournable *Zibaldone*, du poète italien Giacomo Leopardi, paraît pour la première fois dans une version française intégrale.

bibliothèque de 16 000 volumes, l'ouvre au public et s'aperçoit au bout de cinq ans que personne n'est jamais venu y consulter le moindre ouvrage...

Giacomo, lui, est grand lecteur : il compose à 13 ans une tragédie en vers, devient dès l'adolescence un érudit prodigieux, apprend seul le grec, l'hébreu et de nombreuses autres langues, passe l'essentiel de son temps à étudier et se fait vite une réputation de philologue prodige. Mais il se ruine aussi la santé : c'est au cours de cet été 1817 que se manifestent les premiers signes d'un précoce délabrement physique. Leopardi, en plus de difformités, souffrira jusqu'à sa mort – à 39 ans – d'affreux troubles oculaires qui le plongeront parfois dans une quasi-cécité. Est-ce à dire que le *Zibaldone*, ce faux "journal", recueillera l'écho de ses affres physiques et de ses douleurs morales ? Pas vraiment : si on a parlé à juste titre du pessimisme de l'écrivain, au point d'en faire un parent italien de Schopenhauer, il ne faut pas réduire l'expérience – philosophique et linguistique – de cette œuvre à la seule expression d'une conscience malheureuse.

Une expérience, telle est bien l'appellation qui convient le mieux à cette aventure vécue par Leopardi pendant quinze ans. De 1817 à 1832, il accumulera plus de 4 500 pages manuscrites, selon des rythmes variés : l'année 1821 est par exemple extrêmement productive, puis le rythme d'écriture ralentit ou reprend, en fonction également des autres œuvres en cours d'élaboration. Là est précisément l'une des caractéristiques du *Zibaldone* : il sert de laboratoire aux motifs que Leopardi reprendra ailleurs, par exemple dans ses *Petites Œuvres morales*. C'est un phénomène particulièrement frappant à la lecture, quelle que soit l'entrée que l'on choisit (et elles sont nombreuses, l'auteur ayant conçu six index !) : le *Zibaldone* procède par fragments, ajouts, renvois, citations et commentaires de commentaires, selon une stratégie qui donne sa cohérence paradoxale à un ensemble pourtant discontinu, fait aussi bien d'aphorismes que de développements, de remarques personnelles que de "fiches" philologiques.

Ces dernières avaient assez naturellement disparu dans les anthologies thématiques – par ailleurs excellentes – qui donnaient à lire jusqu'à maintenant des extraits du *Zibaldone* (comme *Le Massacre des illusions*, *La Théorie du plaisir* ou *La Théorie des arts et lettres*). Il est vrai que les remarques philologiques ne constituent pas a priori la part la plus excitante du livre ; elles sont pourtant nécessaires à l'économie de l'œuvre, parce qu'elles entrent dans le système général de circulation d'une page à l'autre et instituent la réflexion sur le langage comme axe principal du livre.

**Le langage : voici la clé d'un labyrinthe voué par essence à l'inachèvement.** Leopardi vit dans les livres, et son *Zibaldone* se nourrit d'abord de ses notes de lecture, de citations qu'il commente et utilise comme point de départ au développement de sa propre pensée. Mais ce qui fascine, c'est que, de jour en jour, l'écrivain revient sur ce qu'il a écrit, ajoutant à son propre texte comme s'il était devenu celui d'un autre et qu'il fallait le discuter, l'analyser, le compléter sans fin... Le retour du "etc.", qui rythme de nombreuses pages, est ainsi l'indice d'une méthode plutôt que le signe d'un laisser-aller : il s'agit de jeter un pont vers le futur toujours à reprendre d'un ouvrage sans fin.

A le lire, nous sommes pris dans un mouvement perpétuel, qui nous ramène aussi à l'identité de poète de Leopardi : la forme même de son livre est un plan de bataille contre les abus de la raison, cible qu'il ne cesse de viser en lui opposant l'imagination, les sensations, les illusions... Or, celles-ci sont l'essence de la poésie, c'est-à-dire le moyen d'une autre vérité : à l'horizon du livre il y a bien "*L'Infini*", titre du plus célèbre des *canti* de l'auteur. Et l'on peut citer alors les deux derniers vers de ce poème magnifique, pour résumer l'aventure proprement insensée du *Zibaldone* : "*Dans tant d'immensité ma pensée sombre, / Et m'abîmer m'est doux en cette mer.*" On peut désormais partager ce naufrage.

**Fabrice Gabriel**

Traduction de l'italien par Bertrand Schefer,  
2400 pages, 40 €.